

LE MÈNESTREL

4593. — 86^e Année. — N^o 19.



Vendredi 9 Mai 1924.

DÉTRESSE ET MÉCÉNAT

Sur la

Correspondance de Richard Wagner

avec OTTO WESENDONK ⁽¹⁾

(Fin)



ETTE correspondance du maître de Bayreuth à Otto Wesendonk, qu'on souhaiterait de la voir entre les mains des privilégiés de qui la fortune n'a pas scellé le cœur !

Bien que n'y figure pas un seul message de Wesendonk, les lettres de l'obligé suffisent à faire deviner celles du bienfaiteur. La qualité et la manière du don y apparaissent plus belles encore que le don lui-même, et nul effort ne nous est nécessaire pour imaginer l'accent intellectuel, la résonance sensible de celui qui en l'accomplissant estime ne satisfaire qu'à un strict devoir. Otto Wesendonk sait que l'attachement de Wagner comporte un intérêt qui dépasse de très haut le point de vue pécunier. Par lui il se sent associé à l'œuvre qui, enfantée en des jours de dénuement matériel, ne pourra se réaliser que dans la quiétude du cerveau. Et comme on perçoit l'écho que durent rendre dans la conscience de Wesendonk ces paroles tracées au moment où le compositeur cherchait l'air respirable pour mener à bonne fin le dernier acte de *Siegfried* : « Pourvu que mes poumons trouvent l'atmosphère nécessaire, tout me sera égal. Car je vois bien une chose : je ne suis vraiment tout à fait moi-même que lorsque je produis. La véritable exécution de mes œuvres appartient à des temps plus sereins, que je dois d'abord préparer par mes souffrances ! » Cette lettre de Paris est datée d'octobre 1859. Mais dès le début de 1857, Wesendonk avait fait don à son ami de la petite maison dont celui-ci rêvait. « Je sais dans quel lieu je puis créer, produire, trouver de la consolation, des forces, du repos et la satisfaction de ma soif.... Oh ! que c'est beau !... Si je pouvais vous dépeindre la merveilleuse et profonde quiétude qui m'emplit aujourd'hui ! »

Le drame intérieur qu'engendra dans le cœur de Wagner l'amour pour la femme de son hôte devait l'empêcher de conserver cet asile aussi longtemps qu'il l'eût désiré, mais on sait ce que la retraite de Zürich fut pour lui et la place qu'elle occupe dans l'histoire de son œuvre. Néanmoins la pensée agissante de Wesendonk le suivit dans l'éloignement durant de longues

années encore. Au mois d'août 1859, alors qu'il séjourne à Lucerne, nous voyons Wagner proposer à son protecteur de lui céder pour 24.000 francs ses droits de propriété sur la publication et la reproduction des quatre journées de la Tétralogie. Six ans après, en juillet 1865, résidant à Munich où l'avait appelé le roi Louis II, force lui est d'avouer : « Les avances généreuses que vous me faites sur la publication de l'œuvre des *Nibelung* furent dévorées pour une destination qui n'avait plus aucun rapport direct et favorable avec le progrès de cette œuvre. Il y a un an déjà, j'ai dû vous demander de considérer comme perdues ces avances qui, même si j'étais l'ouvrage, seraient condamnées à rester irrécouvrables. Maintenant je dois presque m'estimer heureux de le voir édité sans en rien tirer. »

Le rapprochement de ces textes paraît tenir lieu, n'est-il pas vrai, de commentaire. Un strict juriste, un homme d'affaires inexorable, un moraliste scrupuleux ne manqueraient pas d'en prendre acte pour juger l'auteur de *Tristan* avec une sévérité tranchante. Quiconque, en effet, ne voit dans un contrat que la rigoureuse obligation des signatures le condamnerait sans discussion. Par bonheur, Wesendonk ne pensait pas de même, et son attitude fut toute contraire. Le respect de la sécurité du maître qu'il obligeait l'emportait dans son esprit sur celui d'un papier qu'on ne pouvait comprendre que par l'intention qui le lui avait fait accepter. A la justice selon la loi il substituait l'équité selon le cœur, laquelle n'est le plus souvent qu'une plus haute conscience, celle de l'esprit dépassant celle de la lettre. Et son geste, destiné à provoquer le rire de ceux qui resteront à jamais les honnêtes gens selon les limites extérieures des codes, demeure l'un des titres dont un homme puisse tirer la plus légitime fierté. Aussi bien est-ce avec une sensible reconnaissance qu'on lit le message par lequel le roi de Bavière remercie Wesendonk de lui abandonner la partition originale de *l'Or du Rhin*. « Je sais, lui écrit-il, que vous avez fourni naguère un affectueux asile à l'artiste en lutte contre le besoin et d'indicibles souffrances : je vous en exprime, honoré Monsieur, ma profonde gratitude, car c'est à votre sympathique intérêt que nous devons les œuvres immortelles que Wagner créa en Suisse. C'était pour moi une nécessité véritable que de vous exprimer ce sentiment. » (1)

Wagner mesurait tous les reproches que pouvait lui mériter son incapacité d'indemniser son bienfaiteur et de tenir ses engagements envers lui. Mais il connaissait de même que pour Wesendonk ces engagements supposaient une signification plus souple et plus ample que celle du langage commun. Malgré ses amertumes, malgré ses déceptions, cette assurance lui devait apporter une singulière douceur, et par-dessus tout l'es-

(1) Voir le *Ménestrel* du 2 mai 1924.

(1) *Lettre de Hohenschwangau*, 28 août 1865.

poir d'une garantie qui ne lui ferait point défaut. Aussi, bien qu'humilié, que de fois ne revient-il pas implorer cet inlassable protecteur! De Paris, en juin et en décembre 1860, il supplie : « Mon ami! Malgré la crise américaine, pouvez-vous m'aider pécuniairement? » De Bieberich, le 13 juillet 1862, il profère cette plainte douloureuse : « Le travail (des *Maitres Chanteurs*) marche, mais malheureusement il avance si lentement que je reste très préoccupé de ma vie matérielle la plus proche. » Huit jours après c'est un appel plus pressant encore : « Vous devinez aisément qu'il faut être arrivé à la dernière extrémité pour que je commette l'indélicatesse de vous appeler encore une fois à mon secours. Je ne sais vraiment plus comment je pourrais songer à améliorer ma situation dans l'avenir. La somme dont j'ai impérieusement besoin est destinée à me faire vivre dès maintenant et les mois suivants, et surtout à pourvoir à la subsistance et à l'entretien à Dresde de ma femme très souffrante. » Au mois de septembre suivant, plus cruel encore, ce cri : « Mon meilleur! Mon seul ami!... Si possible prêtez-moi encore de l'argent. Je pourrai ainsi sauver mes *Maitres Chanteurs* auxquels je m'accroche dans un spasme désespéré. A cet effet je mets à contribution tout ce que j'ai d'amis en Allemagne : chacun me donnera quelque chose jusqu'à ce que j'aie centralisé, accumulé l'argent de mon travail... »

Je pourrais multiplier ces témoignages où la misère morale fait plus désespérant le dénuement matériel. Heures sanglantes où les forces du lutteur paraissent près de céder. Alors la conscience du génie ne suffit plus à soutenir l'âme en détresse. Il semble que cette conscience ne serve plus qu'à rendre la plaie plus profonde, plus brûlante. La somme des déceptions, des amertumes, des dettes accumulées se dresse à ses yeux à la manière d'une image du passé si lourdement chargée qu'elle obère d'un poids étouffant la perspective même de l'avenir. Chant déchirant de l'artiste, mis au monde pour créer, non pour gagner de l'argent, et que les hommes du siècle rejettent parce qu'il n'est pas à leur image, parce que son cerveau, occupé de trop hautes visions, ne nourrit pas les mêmes préoccupations. Comment ceux-là pardonneraient-ils jamais à celui qui ne leur est point pareil? Loin de scruter sa peine et de chercher les raisons de sa misère, ils préfèrent s'en tenir à leur point de vue temporel, le seul vrai parce que le leur, et juger tout simplement, tout brutalement, tout erronément. — C'est tellement plus simple, cela évite si péremptoirement de vaines complications d'analyse bonnes tout au plus pour ces ratiocineurs qu'on nomme prétentieusement des psychologues! Car c'est bien là que gît la souffrance entre toutes torturante. C'est là le point précis où deux races cessent de se voir et de se comprendre. A ce degré de l'échelle des êtres il n'y a plus que ceux qui sont au delà et ceux qui restent en deçà, il n'y a plus que le monde d'une part, et de l'autre cette pauvre famille de nomades vouée à la détresse : les âmes nées pour créer....

Quel chapitre de l'histoire humaine à écrire que celui de ces âmes meurtries, riches des seuls biens de l'esprit! Quel drame quotidien, épars, méconnu, sur lequel ne se penchent d'habitude que les atroces visages de la calomnie et du blasphème! Et comme je souhaite que la plume d'un évocateur simple, puissant et vrai nous le retrace quelque jour!

Ce drame, de nombreux documents humains l'ont préparé dès maintenant. La correspondance de Wagner

à Otto Wesendonk en enrichit la matière de traits particulièrement éloquents. Et sa mémoire, tant de fois jugée sans indulgence, y gagne à mes yeux en pathétisme et en grandeur. Le conflit incessant qui la domine se fait tout ensemble ombre et lumière. On sent trop que ces implorations à l'argent n'ont leur départ que dans une volonté de libération au bénéfice de l'œuvre à accomplir. Que valent les espèces sonnantes prêtées au malheureux de Londres, de Paris, de Venise, de Lucerne, de Biebrich en regard des richesses inestimables léguées par son génie à un monde si indigne de lui?

Saisissons tout le sens de ce qu'il demande à la vie : « Un atelier et du loisir ininterrompu pour y travailler. » Et comprenons-le bien, quand, à certaines heures, cette vie matérielle se refusant trop obstinément à lui, il s'écrie : « Mon amertume est souvent fort grande, particulièrement lorsque je considère la foule innombrable des gens qui ont tant de loisir et de sécurité qu'ils ne savent qu'en faire (1). »

Ceux qui sont au delà, ceux qui restent en deçà!... Dans son fameux *Regard sur la Prairie* Barrès écrivait avec une incisive clairvoyance : « Il ne permit jamais à son être intérieur de se détourner de sa destinée. Pour rester fidèle à celle-ci, il sacrifia tout désir de jouissances immédiates, car il ne pouvait les acquérir qu'en soumettant ses facultés essentielles, ses instincts d'art, à des exigences déformantes : au goût du public, au sentiment du plus grand nombre. Wagner s'est détourné avec mépris du siècle, comme disent les mystiques. Son désir était d'un ordre à ne pas se satisfaire dans la médiocrité des réalités. Et il eut cette noblesse de ne point accepter une diminution de son idéal ; sa vie en eût été empoisonnée de souffrance. »

Ces lignes, où Otto Wesendonk aurait reconnu l'expression fidèle de sa longue générosité, c'est en manière de moralité que je les inscris ici. Elles résument magnifiquement le conflit qui impose à cette correspondance son thème et son rythme fondamentaux. Elles jettent sur lui une lumière qui, dépassant les mots, éclaire les nuances inexprimées, les blessures malcachées.

Mais, en nous livrant le spectacle de sa misère, cet aspect du cas Wagner nous offre celui de compensations que tant d'autres ne connurent jamais. Et le geste de Wesendonk faisant définitivement don à son protégé de tout ce qu'il lui avait prêté nous émeut comme le dénouement d'une tragédie grecque quand, la fatalité ayant achevé son œuvre, il semble que la main d'un dieu s'étende sur tant de malheur pour panser la plaie de l'humanité suppliciée dans les meilleurs de ses fils. « Il me faut prendre mon parti de rester jusqu'à ma mort et de toute façon votre débiteur », lui écrivait Wagner de Tribschen. Otto Wesendonk s'efforça de lui enlever jusqu'à ce scrupule.

Par delà la mort rendons grâce à cet homme qui comprit de quelle puissance de collaboration s'affirme toujours le don consenti spontanément et sans pensée de retour. Puissent les privilégiés de la fortune, qui liront les lettres que lui adressa Wagner, entendre l'enseignement qui s'en élève, et qu'en se laissant toucher ils éprouvent premièrement le besoin de s'interroger sur le pouvoir dont ils sont maîtres, afin de se montrer ensuite désireux d'assumer tels devoirs que la destinée quotidienne ne manque jamais d'indiquer aux hommes de bonne volonté. Edouard SCHNEIDER.

(1) Lettre de Penzing, juin 1863.